

Gabriel Martinez-Gros

# De l'autre côté des croisades

L'Islam entre croisés et Mongols



PASSÉS COMPOSÉS



De l'autre côté des croisades

DU MÊME AUTEUR

*L'Idéologie omeyyade. La construction de la légitimité du califat de Cordoue (X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)*, Casa de Velázquez, 1992.

*Identité andalouse*, Sindbad/Actes Sud, 1997.

*L'Islam en dissidence. Genèse d'un affrontement*, avec Lucette Valensi, Seuil, 2004 ; Points, 2013.

*Ibn Khaldûn et les Sept Vies de l'Islam*, Sindbad/Actes Sud, 2006.

*Brève histoire des empires. Comment ils surgissent, comment ils s'effondrent*, Seuil, 2014 ; Points, 2016.

*Fascination du djihad. Fureurs islamistes et défaite de la paix*, PUF, 2016.

*Histoire de Grenade*, avec Sophie Makariou, Fayard, 2018.

*L'Empire islamique, VII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle*, Passés composés, 2019.

Gabriel Martinez-Gros

# De l'autre côté des croisades

L'ISLAM ENTRE CROISÉS ET MONGOLS  
XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> SIÈCLE

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN : 978-2-3793-3391-0

Dépôt légal – 1<sup>re</sup> édition : 2021, janvier

© Passés composés / Humensis, 2021

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris Cedex 14

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

*À Emmanuelle, Julien, Cyrille,  
Antoine, Boris, Matthieu et quelques autres...*





# Sommaire

|                    |    |
|--------------------|----|
| Introduction ..... | 11 |
|--------------------|----|

## I. IBN KHALDÛN ET LES PILIERS DE L'ÉDIFICE

|                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Chapitre 1. Les paradoxes de l'historien .....                                              | 27  |
| Chapitre 2. Des califats à la croisade : le siècle des peuples nouveaux<br>(1020-1140)..... | 53  |
| Chapitre 3. Le siècle de la grande déflagration : Mongols et Francs<br>(1140-1260).....     | 91  |
| Chapitre 4. La mue du monde islamique (1140-1291).....                                      | 119 |

## II. IBN AL-ATHIR ET LES ARABESQUES DE L'HISTOIRE

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| Chapitre 5. Ibn al-Athir et l'heure du choix.....      | 149 |
| Chapitre 6. Maqrizi et le monde vu d'Égypte .....      | 191 |
| Chapitre 7. Machiavel, Ibn Khaldûn, Ibn al-Athir ..... | 205 |
| Conclusion. Le bilan du temps des croisades.....       | 227 |
| Notes .....                                            | 235 |
| Repères chronologiques .....                           | 257 |
| Dynasties souveraines, vassaux et personnalités .....  | 265 |
| Bibliographie sommaire .....                           | 281 |
| Index des noms de personnes et de peuples .....        | 285 |
| Index des noms de lieux.....                           | 293 |



## Introduction

Pour les historiens arabes les plus lucides, ce que nous appelons les croisades entre dans le récit plus vaste de l'effondrement de l'Empire islamique. La grande offensive des « Francs » – des Européens – en Méditerranée constitue l'une des deux mâchoires de la tenaille qui prend en étau l'Islam aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, et menace de l'anéantir. L'autre mâchoire, de loin la plus cruelle et la plus redoutée, se resserre à l'est, après le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, avec les invasions turques et mongoles. Nul ne l'a mieux dit qu'Ibn al-Athir, contemporain du plus rude de l'épreuve, entre la troisième croisade (1189-1192) et la dévastation mongole de la Transoxiane, du nord de l'Iran et de l'Azerbaïdjan (1219-1231). Voici ce qu'il écrit sous l'année 617/1220-1221<sup>1</sup> :

Enfin, disons-le : ce monde, depuis que Dieu Tout-Puissant a créé Adam et jusqu'à aujourd'hui, n'a jamais rien produit de comparable. Pour être véridique, l'histoire ne nous donne aucun exemple assuré qui s'y compare, ou même qui s'en approche. Quels sont les plus grands événements que mentionnent [les historiens] ? Le massacre que fit Nabuchodonosor des fils d'Israël, et la destruction de la Maison sainte [Jérusalem]. Mais qu'est-ce que Jérusalem en comparaison de ce que détruiraient ces maudits ? Chaque ville qu'ils anéantissent dépassait en taille Jérusalem ; que sont les Juifs en comparaison de tous ceux que [les Mongols] ont tués, car la population d'une seule de ces villes qu'ils ont détruites, était supérieure à celle des Juifs. Peut-être la Création ne connaîtra-t-elle pas l'équivalent de cet événement jusqu'à ce que l'univers en vienne à son terme et que ce bas monde se dissipe, sinon [les invasions de] Gog et Magog.

Quant à l'Antéchrist<sup>2</sup>, il laissera vivre ceux qui le suivront et n'anéantira que ceux qui s'opposeront à lui. Mais ceux-ci [les Mongols] n'ont laissé vivre personne. Ils ont tué les femmes, les hommes et les enfants, ils ont ouvert le ventre des femmes enceintes pour tuer les fœtus. Mais je suis à Dieu, vers Lui nous retournons, il n'y a de force et de puissance qu'en Lui Très-Haut et Tout-Puissant<sup>3</sup>.

Dix ans plus tard, le cauchemar reprend. Les Mongols poursuivent le dernier champion de l'Islam oriental, Jalal al-Din, prince en exil du Khwarizm<sup>4</sup>, dont ils ont déjà emporté le royaume centralasiatique en 1219-1221, et qui a rebâti une éphémère souveraineté en Azerbaïdjan. Jalal al-Din fuit sa capitale, Tabriz, mais il est rejoint et écrasé par l'envahisseur près d'Amid<sup>5</sup>. Il disparaît. Dans le pays que leur victoire ouvre aux vainqueurs, Azerbaïdjan, Anatolie orientale et Jéziré<sup>6</sup>, toute résistance s'effondre. Ibn al-Athir est témoin des faits, directement informé par des survivants de ces contrées qui lui sont proches : Nisibe, Harran, Édesse, affectées par les événements des années 627-628/1231-1232, sont sœurs de Mossoul où il vit, et surtout de Jazirat ibn 'Umar, plus au nord sur le Tigre, où il est né et où sa famille est enracinée depuis des générations<sup>7</sup>.

Une partie d'entre eux alla à Nisibe des *Rum*, qui est sur l'Euphrate dans la province d'Amid. Ils pillèrent, tuèrent puis revinrent à Amid [...]. Quelqu'un m'a fait un récit qu'on craindrait de rapporter comme un mensonge, si on ne prenait en compte la peur que le Très-Haut avait jetée dans le cœur des gens. On dit qu'un seul Tatar était entré dans un village ou un quartier où il y avait foule, et il ne cessa de les tuer l'un après l'autre sans qu'un seul ose étendre la main contre cet unique cavalier. On m'a aussi rapporté qu'un Tatar avait saisi un homme, mais que ce Tatar n'avait rien pour le tuer et lui dit : « Couche-toi face contre terre et ne bouge pas. » L'autre se coucha face contre terre, le Tatar s'en alla, puis revint avec une épée et le tua. Un homme m'a raconté : « J'étais avec dix-sept autres sur un chemin et vint un cavalier tatar. Il nous ordonna de nous ligoter les uns les autres, et mes compagnons se mirent à exécuter son ordre. Je leur dis : "Mais il veut vous tuer sur place ! Tuons-le et peut-être Dieu nous sauvera-t-il ?" Mais pas un seul n'osa agir. Je pris un couteau et je le tuai. Je m'enfuis et je fus sauvé. » Et il y a beaucoup d'autres exemples comparables [...].

## *Introduction*

Je suis tombé sur une lettre d'un marchand de Rayy<sup>8</sup> de l'année dernière, avant l'attaque des Tatars. Quand ils sont arrivés à Rayy, et après avoir soumis son peuple, les Tatars se dirigèrent vers l'Azerbaïdjan et Tabriz, et lui avec eux. Il écrivait à ses compagnons de Mossoul pour leur dire : « Quant aux païens – Dieu les maudisse –, je ne peux pas les décrire, je ne peux même pas donner une idée de leurs foules, de peur de briser le cœur des musulmans. Car c'est une affaire gigantesque. Vous vous imaginez que cette bande qui est parvenue à Nisibe ou au Khabur, et cette autre qui a atteint Erbil et Daquq, n'ont pour but que le pillage. En fait, ils veulent savoir s'il y a dans le pays quelqu'un qui soit capable de les repousser ou pas ; à leur retour, ils informent leur roi de ce que le pays est vide de défense et de défenseurs, que le pays est vide de roi et d'armée, et qu'on peut en jouir librement. Et alors, au printemps, ils se dirigeront vers vous et il ne vous restera pas le moindre coin où vous réfugier, sauf peut-être le Maghreb, car ils sont bien résolus à marcher sur le pays tout entier. Prenez garde à vous ! »

C'est une lettre authentique. C'est à Dieu que nous retournons. Il n'est de pouvoir et de force qu'en Dieu Très-Haut et Tout-Puissant. Quant à Jalal al-Din, jusqu'à la fin de l'année 628, il n'est pas apparu la moindre information sur lui, ni jusqu'à la fin de safar 629 [fin décembre 1231/début janvier 1232]. Nous ne savons rien de sa situation. Dieu nous aide !

Ce sont les derniers mots de l'immense histoire de la Création d'Ibn al-Athir, qui s'achève donc dans la nuit noire du désespoir<sup>9</sup>. Le pire, c'est-à-dire la prise de Bagdad en 1258, l'extermination de sa population sunnite, le massacre de la lignée abbasside, lui sera épargné. Mais ce désastre majeur où il était de coutume, voilà quelques décennies, d'arrêter le temps de l'Islam « classique » ne l'aurait pas surpris.

## *Du côté des croisés*

Au regard du gouffre de cette apocalypse orientale, les événements de la part occidentale du monde islamique, où s'inscrivent nos croisades, nous ramènent presque à l'ordinaire des temps.

Deux ans avant l'offensive mongole cependant, en 1229, le sultan al-Kamil, maître de l'Égypte et chef de la famille ayyoubide, issue de Saladin, a livré sans combat Jérusalem à l'empereur Frédéric II, réputé « ami de l'Islam » parmi les Francs. Mais ces démonstrations d'amitié, dont la tradition historique occidentale a conservé la mémoire azurée, révèlent surtout la faiblesse et les divisions de l'Islam. Al-Kamil rend en réalité Jérusalem sous la menace d'une croisade qui viserait Damiette et l'Égypte ; il fait passer l'affirmation de son hégémonie sur ses frères et cousins, maîtres des villes syriennes, avant la conservation de la Ville sainte, dont la génération de son oncle Saladin avait fait de la reconquête sur les Francs une cause sacrée.

Ébloui par la haute portée des échanges intellectuels entre l'empereur germanique et le sultan d'Égypte, le regard occidental n'a généralement pas perçu l'énormité de cette mutation idéologique. En 1190, s'il faut en croire la production des thuriféraires de Saladin, le cadi Fadil, Imad al-Din al-Isfahani et Ibn Shaddad, il n'y a pas au monde de combat plus urgent que la guerre pour Jérusalem, ni de mort plus glorieuse et plus sainte que celle qu'on pourrait avoir la grâce d'y trouver. Quarante ans plus tard, le neveu de Saladin abandonne la ville en échange de sa simple tranquillité, cédant au chantage discret que l'Empereur a su exercer, avec la seule arme du souvenir, cuisant pour l'Égypte, de la cinquième croisade (1217-1220). Bouleversement passé inaperçu et donc inexpliqué. Et pourtant une part décisive de la compréhension des croisades gît dans cette énigme. Comment peut-on, en une seule génération, se désintéresser de ce que l'on avait exalté au-dessus de la vie ? Comment les fils peuvent-ils démentir les pères avec cette désinvolture ?

La première réponse tient dans les termes du chantage mis en avant par l'Empereur : Jérusalem ou Damiette ? Al-Kamil choisit Damiette, et l'Égypte, contre Jérusalem. Voilà la hiérarchie des préoccupations du traité de Jaffa de 1229 qui livre Jérusalem aux Francs, en leur interdisant simplement de la fortifier, d'en faire une épine dans le flanc des possessions ayyoubides, un abcès sur l'artère royale du Caire à Damas et Alep, dont le contrôle importe

au sultan d'Égypte bien plus que la Judée. Le roi de Damas, neveu d'al-Kamil, proteste contre ce traité, et pousse ses prédicateurs à tonner contre son oncle. Mais il est difficile de savoir si cette bruyante indignation obéit à la fidélité au *jihad*, dont la cause serait demeurée plus populaire en Syrie qu'en Égypte ; ou s'il ne s'agit que d'une ultime parade opposée à l'hégémonie du sultan du Caire – parade impuissante : al-Kamil réalisera, avant sa mort en 1238, l'unité du domaine syro-égyptien conquis par son oncle Saladin et son père, al-'Adil.

Il n'y avait rien, en effet, dans le traité de Jaffa, qui pût vraiment surprendre. On comprend sans peine que l'empereur Frédéric II ait suggéré un arrangement qu'al-Kamil lui-même avait imaginé une dizaine d'années plus tôt. En 1219 en effet, Damiette tombe après un long siège aux mains de la cinquième croisade. Pour en obtenir la libération, al-Kamil, devenu sultan l'année précédente après la mort de son père, al-'Adil, propose déjà la rétrocession de Jérusalem et une forte rançon, que les croisés, trop sûrs de leur victoire totale, refusent. Ils seront finalement contraints d'échanger Damiette contre la sauvegarde de leur armée, imprudemment avancée dans le lacis des branches du Nil et coupée de ses bases d'approvisionnement.

Mais on peut remonter encore beaucoup plus loin dans la mise en évidence de cette divergence croissante des enjeux pour les deux joueurs de la croisade. Pour l'Islam du XIII<sup>e</sup> siècle, l'Égypte est fondamentale, tandis que Jérusalem reste l'objectif des croisés – du moins les pouvoirs caiotes le pensent-ils. En 1217-1218, apprenant qu'une vaste croisade menace d'aborder les côtes de l'Islam, al-'Adil se rend en Syrie, certain que les Francs finiront par y aboutir, même s'ils font mine de débarquer à l'extrémité orientale du delta du Nil, et mettent le siège devant Damiette. Al-'Adil meurt en Syrie en 1218. Il ne se trompait pas sur les intentions finales des Francs – Jean de Brienne, devenu en 1210 roi en exil de Jérusalem par son mariage avec l'héritière de la lignée des rois du XII<sup>e</sup> siècle, expliquait en effet aux souverains d'Occident qu'il fallait attaquer en Égypte pour obtenir des gains en Palestine<sup>10</sup>. Al-'Adil, en ralliant Damas quelques mois avant sa mort, retrouve

les réflexes fondateurs de la dynastie ayyoubide : c'est en Syrie que se livre la bataille contre les Francs. C'est depuis la Syrie que son frère Saladin, trente ans plus tôt, a dirigé l'offensive victorieuse contre le royaume franc de Jérusalem. C'est à Damas qu'il est mort, et qu'il a été inhumé en 1193, tout comme al-'Adil le sera en 1218. Pourtant quelques mois plus tard, al-Kamil, plus fermement cairote que son oncle ou son père, entre dans les vues des Francs et leur offre l'échange de Jérusalem contre Damiette.

### *L'Égypte au centre*

Ce qui entrave cet échange, ce qui le brouille et en empêche la conclusion, c'est ce que l'on pourrait nommer la « tentation de l'Égypte », née bien plus tôt encore, un demi-siècle auparavant, avec l'effondrement du pouvoir fatimide dans la vallée du Nil entre 1164 et 1169. Amaury, alors roi de Jérusalem (1163-1174), fut le premier, dans le camp franc, à mesurer que le destin de son domaine était lié à celui de l'Égypte ; que l'éventuelle conquête de l'Égypte par les Turcs, qui dominent déjà l'Irak et la Syrie depuis les victoires seldjoukides du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, sonnerait le glas du royaume latin de Jérusalem, dont il comprend que la survie dépend de la division du front musulman. Mais il échoue à l'empêcher.

L'Égypte sera donc turque, d'abord sous l'autorité lointaine de Nur al-din, souverain d'Alep et de Damas (1169-1174), puis sous les Ayyoubides, d'abord Saladin (1174-1193), puis son fils 'Aziz (1193-1199), enfin son frère 'Adil (1200-1218). Cette première génération ayyoubide conçoit encore son empire comme syrien cependant, même si l'Égypte en est déjà la part à la fois la plus riche et la moins bien défendue, celle qui donne le pouvoir, mais que l'on peut perdre en un instant. C'est aussi ce que les Francs, enfin tardivement éveillés aux enjeux qu'Amaury avait soulignés avec une génération d'avance, comprennent après la chute de Jérusalem (1187) et l'échec de la troisième croisade à la reconquérir. L'offensive directe sur Jérusalem se heurte à un front syrien nourri des vagues de guerriers turcs venues